

1749

Élisabeth Bégon (1696-1755)

Première chroniqueuse sociopolitique de la vie montréalaise

Par Thérèse Landry-Descarries

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 56-58.

Fille d'Élisabeth du Verger et d'Étienne Robert de la Morandière, garde-magasin du roi, Élisabeth naquit à Montréal, le 27 juillet 1696. Elle épouse en 1718 le chevalier Claude-Michel Bégon de la Cour, frère cadet de Michel Bégon, intendant de Montréal. Ce mariage ne se fait pas sans difficultés, puisque l'intendant Bégon, soutenu par son épouse, née Beauharnois, s'oppose à l'union des jeunes gens, la considérant comme une mésalliance. En désespoir de cause, passant outre à l'interdit familial et à une menace d'excommunication décrétée par l'Église quelques mois plus tôt à l'égard de ceux et celles qui s'adonnaient à cette pratique, Élisabeth et Michel-Claude Bégon s'épousent «à la gaumine», c'est-à-dire que pendant une messe, au moment de l'élévation, ils échangent leur consentement devant témoins.

En 1748, à la mort de son mari, qui était gouverneur de Trois-Rivières, Élisabeth choisit de revenir à Montréal habiter sa grande résidence de la rue Saint-Paul, résidence qu'elle louera plus tard à l'intendant Bigot et qui sera connue sous le nom de l'Intendance. Le couple Bégon avait eu trois ou quatre enfants, le nombre demeure incertain, dont une fille, Marie-Catherine Élisabeth, qui épouse Honoré-Michel de Villebois de la Rouvillière. Mais celle-ci meurt trois ans plus tard, laissant un garçon et une fille. M. de la Rouvillière confie alors sa fille, Marie-Catherine, à sa grand-mère Élisabeth. Aussi, lorsque son gendre est nommé commissaire général de la Louisiane, Élisabeth Bégon entreprend avec «son cher fils», une correspondance presque quotidienne qui prend souvent la forme d'un journal.

Grâce à cette correspondance, nous découvrons une femme instruite, évoluée, témoignant en matière d'éducation d'une ouverture d'esprit peu commune pour l'époque. Ainsi au sujet de l'éducation de sa petite-fille Marie-Catherine, elle écrit qu'elle lui enseigne «tout ce qu'elle veut apprendre : tantôt l'histoire de France, tantôt la romaine, la géographie, le rudiment à lire français et latin [...] pour lui donner de l'inclination d'écrire et à apprendre. Mais elle n'aime point l'ouvrage; je la laisse, aimant mieux qu'elle apprenne que de travailler¹ [...]».

Mais Élisabeth Bégon se montre moins tolérante à l'égard des membres de «l'aristocratie montréalaise» qui l'entourent et sur lesquels elle porte des jugements sévères et ironiques. L'épistolière nous a ainsi laissé un témoignage précieux sur les mœurs sociopolitiques du Montréal de l'époque. Ainsi, selon M^{me} Bégon, les plus hautes fonctions administratives semblent loin d'enrichir leurs titulaires. Racontant une visite à Boiberthelot de Beaucour, ancien gouverneur de Montréal et une autre à Céloron de Blanville, chevalier de Saint-Louis et commandant d'un détachement militaire, elle écrit : «Il y a un air de disette, dans ces deux maisons, pitoyable².» Ce qui n'empêche pas, ajoute-t-elle, ces hauts fonctionnaires de mener

grande vie... parfois aux frais du gouvernement. Ainsi décrit-elle les vêtements que s'est procurés M. de Longueuil pour l'arrivée de l'intendant Bigot : «Il a acheté à compte des revenus du gouvernement l'habit de velours ciselé que Monsieur Deschambault voulait te vendre avant ton départ. Il a ajouté [...] une veste de velours incarnat avec une frange de même couleur et or [...]. Nous allons voir bien du brillant³.» Elle déplore également que tout soit «prétexte à réunions mondaines, où les uns et les autres redoublent d'efforts pour éblouir leurs concitoyens et concitoyennes». Ces réunions accompagnées de festins se terminent, la plupart du temps, par des beuveries où, écrit-elle, on «chante sauvage⁴». Et, si nous en croyons les commentaires savoureux de l'épistolière, le carnaval de Montréal en 1749 n'avait rien eu à envier à ceux de notre époque : «Voici enfin le dernier jour, cher fils, où l'on fera tout pour se faire mourir⁵.»

En 1750, Élisabeth Bégon, accompagnée de son père et de Marie-Catherine, décide de s'installer à Rochefort en France dans l'espoir que le «cher fils», envers lequel elle éprouve des sentiments qui dépassent, sans nul doute, l'amour maternel, y sera rappelé de Louisiane. Espoir déçu! M. de la Rouvillière meurt d'une crise d'apoplexie en Louisiane, en 1752. Élisabeth Bégon demeurera à Rochefort jusqu'à sa mort, survenue le 1^{er} novembre 1755, non sans avoir regretté Montréal et son confort car il est impossible de chauffer «ces maisons de boue et de crachats où le vent passe au travers de tous les murs⁶.»

¹ Élisabeth Bégon, *Lettres au cher fils*, Nicole Deschamps (éd.), Montréal, Hurtubise HMH, le 14 mai 1750, cité dans le collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 86

² Élisabeth Bégon, Textes choisis, présentés et annotés par Céline Dupré, Montréal, Fides, 1960, p. 12 (2 juin 1749).

³ *Ibid.*, 20 janvier 1749, p. 34.

⁴ *Ibid.*, 18 février 1749, p. 15.

⁵ *Ibid.*, 18 février 1749, p. 52.

⁶ *Ibid.*, 17 juin 1750, p. 18.